

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la situation, et on ne veut pas la comprendre. De tous les côtés, on se bouscule, on s'agite, et, par contre, les oreilles et les yeux se ferment de plus en plus... » A la fin de 1860, Charlotte et lui sont de retour à Miramar, et la vie reprend, calme, quelque peu fastidieuse. Avoir au cœur le désir d'employer utilement sa jeunesse, désirer faire sur terre œuvre durable, et ne pouvoir que rêver, est pénible bien souvent, et pour Maximilien dont les vues ne sont pas très nettes, et plus encore pour Charlotte dont l'ambition est moins chimérique. En Autriche Maximilien est désormais, de par la volonté de l'Empereur, condamné à une existence sans utilité. Tandis que les mois s'écou-
lent, tous deux se lamentent d'être obligés de mener une vie si peu en rapport avec leurs goûts. C'est alors que le trône du Mexique leur est offert.

CHAPITRE VI

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

Il est peut-être utile de rappeler brièvement l'état du Mexique en 1860 et son histoire avant cette date. Lorsque le hardi conquistador espagnol Cortez le découvrit en 1519, il jouissait d'une situation prospère, sous la dynastie astèque des Montézuma, mais l'Espagne ne sut pas donner à sa nouvelle colonie le gouvernement qui lui convenait. Négligeant les traditions et les coutumes mexicaines, elle s'imposa par la violence, et le résultat ne se fit pas attendre. Tout de suite contre l'Espagne un parti se forma, qui voulut secouer la domination étrangère ; plus fort d'années en années, il faut cependant attendre le XIX^e siècle pour que le Mexique se débarrasse de la tutelle espagnole, et proclame, en 1821, son indépendance. Un ancien lieutenant de Ferdinand VII, Iturbide, fut élu Empereur, sous le nom d'Augustin I^{er} ; un an après, une révolution le renversait ; la République était proclamée, une constitution promulguée, qui établit, entre autres, le suffrage universel, et la nationalisation des biens du clergé. Cette République ne fit que précipiter vers la décadence un pays que

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

des luttes sourdes mais incessantes avaient affaibli. A partir de 1821, l'anarchie s'empare du pays; il suffit de dire que de 1821 à 1857, il y eut au Mexique six formes de gouvernement, cinquante-cinq ministères, plus de deux cent quarante révolutions ou pronunciamientos.

En 1855, Lopez de Santa-Anna, président de la République, ayant été renversé, la confusion redoubla, et le pays fut entièrement déchiré par la lutte des deux partis qui se disputaient le pouvoir; « d'un côté, écrit Pierre de la Gorce, le parti conservateur, dominé par le clergé et les grands propriétaires, et inclinant secrètement vers une monarchie centralisée; de l'autre, le parti dit libéral dont le programme pouvait se résumer en trois mots: nationalisation des biens d'Église, organisation fédérative, affermissement des institutions républicaines ». Un homme, Bénéto Juarez, après avoir fait tous les métiers, est parvenu, à force de volonté, à la tête du parti libéral. Celui qui deviendra l'adversaire le plus farouche de la monarchie, est un personnage peu sympathique; il a pour lui une intelligence très au-dessus de la moyenne, une volonté de fer, mais qui toutes deux servent une ambition démesurée et des tendances marquées vers le despotisme et la cruauté.

Le parti conservateur est dirigé par le général Miguel Miramon, homme jeune, actif, brave jusqu'à la témérité. Pendant trois ans, les deux partis vont lutter sans cesse; tandis que Miramon occupe Mexico, Juarez est à Vera-Cruz, et ce n'est qu'en 1861 que le parti libéral vaincra, par suite de la victoire du général

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Ortega, et Juarez pourra rentrer dans la capitale. Il publie une série de décrets, établissant, entre autres, la tolérance des cultes, abolissant les ordres religieux, et ratifiant la nationalisation des biens ecclésiastiques. Son attitude, tout de suite despotique, n'est pas faite pour attirer à lui ses adversaires, et la situation s'aggrave au Mexique, d'autant plus que Juarez ne montre pas, vis-à-vis des puissances étrangères, avec lesquelles il est en dette, moins d'intransigeance. De plus en plus se justifie le mot de cet émigré mexicain, qui disait de son pays: « C'est le chaos. »

Depuis maintes années, l'Europe a recueilli ces Mexicains chassés par de cruelles prescriptions, et leur nombre, sans être très élevé, est vers 1860, devenu assez important. Parmi eux il en est un, Gutierrez de Estrada, qui depuis 1840 est exilé de sa patrie. Adversaire haineux des libéraux, il veut ériger une monarchie au Mexique, avec à sa tête un prince européen. Il a soumis, déjà, un mémoire à Metternich, à Louis-Philippe, enfin à Palmerston, mais les deux premiers ont dû en 1848 quitter le pouvoir, et le ministre anglais est trop occupé; le projet de Gutierrez n'a pu avoir de suite. En 1854, Lopez de Santa-Anna, alors président de la République, lui donne l'autorisation officielle d'agir dans les Cours européennes, et Gutierrez, avec un regain d'ardeur, poursuit la réalisation de son désir. Il s'adjoint José Manuel Hidalgo, un jeune Andalou qui, nommé grâce à lui secrétaire d'ambassade à Madrid, est en Espagne reçu partout, et devient l'hôte assidu de la comtesse de Montijo. Elle et ses deux filles ont pour lui beaucoup de sym-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pathie, et quelques années après, lorsque Eugénie de Montijo sera devenue l'impératrice des Français, elle n'oubliera pas cet ami de toujours, qui sera aux Tuileries un de ses familiers.

En 1857, José Hidalgo, rappelé pendant quelques mois au Mexique par le gouvernement alors conservateur, est nommé secrétaire d'ambassade à Paris. Dès son arrivée en Europe, il se rend à Biarritz, séjour préféré de l'impératrice, et avec l'ardeur qui le caractérise lui dépeint la situation effroyable du Mexique, et lui dit que seule l'intervention de la France pourra le sauver. Il n'a pour convaincre l'impératrice Eugénie aucune difficulté. Tout de suite, elle s'enthousiasme pour le projet soumis avec adresse à ses yeux. Comme l'écrit Loliée : « Jamais son âme ne s'était détachée du sol natal, elle était restée la fille passionnée du pays d'héroïsme, où toutes les expressions de la pensée, toutes les images de la poésie, respirent l'exaltation, et l'idée de reconquérir la colonie perdue, plaît à l'Espagnole qui subsiste en elle ; une autre raison aussi la fait se passionner pour ce projet : profondément pieuse d'une piété qui va parfois jusqu'à l'exaltation, elle s'émeut des violences subies par les prêtres au Mexique, et avec la volonté et l'entêtement qui sont en elle, elle se promet de rendre à un pays en proie à l'anarchie, l'ordre et, partant, le bonheur. » Sans tarder, elle télégraphie à l'empereur, alors à Vichy, pour lui demander son avis.

L'idée qui enthousiasme à présent l'impératrice Eugénie, est en Napoléon III depuis longtemps. Lui dont les rêves ont été, sont et seront toujours gran-

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

dioses, a fait en 1846, alors qu'il était prisonnier au fort de Ham, de grands projets, et dans une brochure il a souhaité « la constitution dans l'Amérique centrale d'un État florissant et considérable, dont l'organisation rétablira l'équilibre du pouvoir en créant dans l'Amérique espagnole un nouveau centre d'activité industrielle, assez puissant pour faire naître un grand sentiment de nationalité et pour empêcher, en soutenant le Mexique dans sa lutte contre les États-Unis de nouveaux empiètements dont l'envahissement du Texas était le plus récent ». Sept ans plus tard, il avait répondu à un envoyé secret de Santa-Anna, qu'il interviendrait un jour dans les affaires du Mexique. Il s'était complu, impénétrable comme toujours, à bâtir des rêves, attendant sans doute l'occasion favorable pour les réaliser.

Vers 1860, il semble que toutes les circonstances soient pour lui ; tout d'abord, la guerre de Sécession vient d'éclater, et les États-Unis ne pourront, en proie à la guerre civile, intervenir contre la France au Mexique ; de plus, Napoléon III sait que son règne doit s'appuyer sur des succès extérieurs, puisque lui-même veut que son nom soit un « symbole de gloire et de nationalité ». Jusqu'alors l'armée française est allée de succès en succès. Pourquoi au Mexique ne serait-elle pas victorieuse, comme elle l'a été en Crimée et en Italie ? Si l'on ajoute à cela que l'Empereur comme l'Impératrice est inexactly renseigné sur la situation du Mexique, on comprend que tous deux aient cru voir en cette expédition une source nouvelle et intarissable de gloire pour la France et pour l'Empire.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Dès le début de 1860, un nouveau chargé d'affaires de France au Mexique, Dubois de Saligny, courtisan habile qui a percé les pensées secrètes de l'Empereur, envoie de Mexico des rapports d'une âpreté sans cesse croissante sur Juarez et son gouvernement. Il certifie qu'au Mexique un parti considérable est prêt à s'emparer du pouvoir, à convoquer une assemblée nationale et à proclamer la monarchie. Il en arrive peu à peu à cette conclusion, que désire Napoléon : « Le gouvernement de l'Empereur reconnaîtra sans doute l'urgente nécessité de faire respecter, quoi qu'il arrive, les intérêts et l'honneur de la France... La force seule pourra contraindre le gouvernement mexicain à remplir ses engagements envers nous. » Le Mexique, pour remédier à la situation qui s'aggrave à l'intérieur, a fait des emprunts successifs aux puissances européennes, principalement à la France, l'Espagne et l'Angleterre. L'un de ses créanciers les plus importants, le banquier Jecker, un Suisse naturalisé Français, a su intéresser à sa réclamation Morny, fils adultérin de la reine Hortense, et tout-puissant sur son impérial parent. Lorsque Dubois de Saligny, se joignant à lui, fait de légitimes réclamations pour les préjudices sans nombre dont ont souffert les Français résidant au Mexique, Juarez, après avoir fait la sourde oreille, décrète le 17 juillet 1861 que tous les traités passés avec l'étranger sont nuls. Humiliation suprême, au mois d'août de la même année, une manifestation dirigée contre Dubois de Saligny est soutenue par Juarez, et achève de décider Napoléon III à intervenir au Mexique. Une longue lettre de lui au comte de Flahaut, datée

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

d'octobre 1861, nous dit les raisons de son intervention, et celles qu'il a eues de songer à Maximilien comme empereur du Mexique. Raisons d'autant plus ancrées en lui qu'il est soutenu par l'Impératrice Eugénie, dont l'influence sur la politique est de plus en plus grande. Elle veut « sa guerre » et elle a jugé que l'archiduc Maximilien est tout désigné pour remplir le rôle immense qui est dévolu au futur monarque du Mexique. Cette lettre de Napoléon au comte de Flahaut montre clairement que l'empereur, utopiste comme toujours, agit poussé par le désir de « rendre un peuple prospère, ce qui serait travailler efficacement, croit-il, à la prospérité de tous ». « Il est inutile de m'étendre sur l'intérêt commun que nous avons, en Europe, à voir le Mexique pacifié et doté d'un gouvernement stable, écrit-il. Non seulement ce pays, doué de tous les avantages de la nature, a attiré beaucoup de nos capitaux et de nos compatriotes, dont l'existence se trouve sans cesse menacée, mais, par sa régénération il formerait une barrière infranchissable aux empiétements de l'Amérique du Nord, il offrirait un débouché important au commerce anglais, espagnol et français, en exploitant nos propres richesses. L'examen de ces divers avantages, comme le spectacle d'un des plus beaux pays du monde livré à l'anarchie et menacé d'une ruine prochaine, sont les raisons qui m'ont toujours vivement intéressé au sort du Mexique. Depuis plusieurs années des personnes importantes de ce pays sont venues me trouver pour me dépeindre leur état malheureux et me demander mon appui, disant qu'une monarchie seule pouvait rétablir l'ordre dans une

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

contrée déchirée par les factions. » Après avoir dit les circonstances qui le poussent à intervenir à ce moment-là, l'empereur écrit que dans le cas où une monarchie serait proclamée, ce qu'il espère et croit fermement, « il faudrait choisir un prince animé de l'esprit du temps, doué d'assez d'intelligence et de fermeté pour fonder un ordre de choses durable, dans un pays remué par tant de révolutions ; qu'il faudrait enfin que ce choix ne blessât pas les susceptibilités des grandes puissances maritimes, et j'ai mis en avant le nom de l'archiduc Maximilien. Cette idée a été acceptée avec bonheur par le petit comité d'émigrés résidant en France. Les qualités de ce prince, son alliance par sa femme avec le roi des Belges, lien naturel entre la France et l'Angleterre, le fait d'appartenir à une grande puissance non-maritime, tout cela m'a paru répondre à toutes les conditions désirables ».

Quelques jours après cette missive importante, les négociations sont achevées entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, qui signent le 31 octobre la Convention de Londres et décident d'intervenir ensemble. Déjà cette alliance est funeste, car les trois puissances agissent dans un but différent. D'après le baron Buffin, l'Espagne surveille jalousement son ancienne colonie, et la reine Isabelle II songe à réclamer le trône du Mexique pour sa fille, après lui avoir fait épouser le comte de Flandres ; l'Angleterre, très circonspecte, ne désire qu'être remboursée, elle a peur des États-Unis et n'a pas en Napoléon III une grande confiance. L'empereur, on le sait, fait des rêves infiniment plus grandioses. Basée sur une entente qui n'en est pas

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

une, il est fatal que cette Convention ne donne que des résultats négatifs.

Les troupes débarquent à Vera-Cruz, le 13 janvier 1862. Tout de suite des dissentiments éclatent ; le général Prim, commandant des troupes espagnoles, révèle déjà les dispositions francophobes qui se montreront au grand jour en 1870 ; lui et sir Charles Wycke, signent avec Juarez la Convention de la Soledad, s'humiliant en quelque sorte devant lui ; les Français, commandés par l'amiral Jurien de la Gravière, entrent en action le 12 avril. Depuis dix jours la Convention de Londres a été dénoncée, les Français sont désormais seuls au Mexique, et l'Impératrice écrit à l'archiduchesse Charlotte, le 7 juin 1862 : « Nous voilà, grâce à Dieu, sans alliés », se montrant, une fois de plus, aveugle en ce qui concerne cette expédition au Mexique, qu'elle a voulu de toute son âme, dont elle est sinon la responsable, du moins l'inspiratrice.

CHAPITRE VII

L'ACCEPTATION DE LA COURONNE DU MEXIQUE

De Miramar, Maximilien suit avec une attention croissante les événements qui se passent tant en Europe qu'au Mexique.

Dès le début de l'année 1861, par une lettre de Walesky à Metternich, Napoléon III a fait sonder les dispositions de l'Autriche. Il tient absolument, en effet, à la candidature de Maximilien, pour les raisons énoncées plus haut, et aussi, sans qu'il l'avoue clairement, parce que l'état d'esprit de la Prusse lui paraît inquiétant, et qu'il veut une alliance avec François-Joseph ; il espère aussi, en assurant le trône du Mexique à l'archiduc d'Autriche, pouvoir un jour s'assurer la Vénétie. L'impératrice Eugénie, de son côté, patronne avec ardeur la candidature de Maximilien et, activées par elle, les démarches se succèdent. A la cour d'Autriche, elles sont accueillies très favorablement. François-Joseph est trop heureux de voir s'éloigner son frère, qu'il accuse à présent de convoiter le trône de Hongrie ; il envoie à Miramar, le 10 octobre 1861, le comte de Rechberg, afin d'obtenir le consentement éventuel de Maximilien. Sans s'engager formellement, celui-ci

ACCEPTATION DE LA COURONNE

est loin de rejeter les propositions qu'on lui fait. Il est de plus en plus désireux d'avoir une sphère d'action digne de lui, et l'archiduchesse Charlotte voudrait à tout prix quitter ce Miramar, où les jours se succèdent sans que rien n'en rompe la monotonie.

Si tenté que soit Maximilien, il fait dépendre son acceptation éventuelle de plusieurs conditions. Il veut surtout que le peuple mexicain exprime clairement son désir de le voir sur le trône, ceci étant, dit-il, « la première et indispensable base de tout plan sérieux, sur lequel on pourrait entrer plus tard en négociations ». Dans une sorte de mémoire qu'il écrivit à la fin de 1861, il fait preuve de beaux sentiments. « On me trouvera toujours, écrit-il, dans toutes les circonstances de ma vie, prêt à faire les sacrifices les plus durs pour l'Autriche, et pour la puissance de ma maison... Elle a beaucoup perdu, par les attaques du temps, de son éclat de jadis. Personne ne comprend mieux que moi la nécessité de rendre son ancien lustre à notre maison. Aussi ne puis-je me soustraire à l'impression que ferait la réalisation de ces propositions sur le monde et sur l'Autriche épuisée... » Il faut bien avouer pourtant que si Maximilien est prêt, comme il le dit, à tous les sacrifices, il ne lui faut pas, pour accepter le trône du Mexique, tant d'abnégation ; sa conduite le démontrera dans la suite. Faisant preuve de sagesse, il veut, avant d'aller plus loin, consulter son beau-père, qui lui écrit « de rester libre, sans repousser la chose ».

Désormais à Miramar l'archiduc et sa femme vivent dans l'expectative, encouragés par les uns, mis en garde par les autres, mais désireux, de plus en plus,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de sortir de leur torpeur. Ils n'ont que trop tendance, malheureusement, à écouter seulement les propos optimistes des envoyés français et mexicains, avec lesquels ils sont journellement en rapports, et ils négligent les indices qui pourraient les éclairer, ils n'accordent pas d'attention à l'attitude circonspecte de l'Angleterre, que dépeint bien cette lettre du ministre Russel, apprenant les projets de Napoléon : « Le gouvernement de Sa Majesté n'accordera aucun appui à un pareil projet. Il faudra longtemps pour consolider un trône au Mexique, aussi bien que pour rendre le souverain indépendant de tout soutien étranger. Si ce soutien étranger venait à être retiré, le souverain pourrait être chassé par les républicains du Mexique. Cette position ne serait ni digne ni sûre. »

Si l'Angleterre, en la personne de Russel, voit juste, si Léopold, avec la sagacité qui lui est habituelle, a reconnu que le Mexique « pourrait être un État très beau, s'il plaisait au ciel de tout guider pour le mieux », les lettres qui parviennent à Miramar sont, pour la plupart, d'enthousiastes encouragements. Le duc de Brabant, futur Léopold II, écrit à sa sœur : « C'est un pays superbe, où on pourrait faire beaucoup de bien ; si j'avais un fils majeur, j'essaierais d'en faire un roi du Mexique. Tout cœur vaillant sur terre doit aimer à se vouer au bien. » Et il écrit un peu plus tard à Maximilien : « Si mes souhaits sont exaucés, la Providence te réserve un bel avenir. Je désire de toute mon âme qu'au moment où les ennemis de l'Autriche prophétisent sa décadence et sa ruine pro-

ACCEPTATION DE LA COURONNE

chine, tu puisses, en travaillant au bonheur du Mexique, prouver au monde que les Habsbourgs, unis aux Cobourgs, voient au contraire de nouveaux horizons s'ouvrir à leur légitime passion de faire le bien aux peuples les plus divers. » Pie IX, à qui Maximilien a fait part des projets en cours, se montre, lui aussi, très partisan de la candidature de Maximilien au trône du Mexique ; enfin, Gutierrez de Estrada, monarchiste fanatique, a écrit à Maximilien de nombreuses lettres pleines de flatteries et d'enthousiasme. Lorsque l'archiduc, abandonnant la sage réserve qu'il avait tout d'abord gardée, n'ayant plus peur de se compromettre, convoque à Miramar le Mexicain, il ne tarde pas à être envoûté ; tous deux parlent des richesses innombrables du Mexique, et du bien qu'il procurera au peuple si durement éprouvé, en acceptant le trône.

Une correspondance commence à s'échanger entre les Tuileries et Miramar, et tour à tour, Napoléon et Eugénie envoient à Maximilien et à sa femme des encouragements multiples. L'Empereur et l'archiduc ont certaines pensées communes ; ne dirait-on pas que cette phrase de Napoléon a été écrite par Maximilien : « Jamais œuvre à mes yeux n'aura été plus grande dans les résultats, car il s'agit d'arracher tout un continent à l'anarchie et à la misère, de donner l'exemple à toute l'Amérique d'un bon gouvernement, enfin, de relever, en face d'utopies dangereuses et de désordres sanglants, le drapeau monarchique fondé sur une sage liberté et sur un sincère amour du progrès. » Pendant toute l'année 1862 et le début de 1863, les négociations se poursuivent. A certains moments il

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

semble que l'acceptation de Maximilien soit chose faite ; à d'autres, au contraire, les rapports entre lui et la Cour impériale sont plus tendus. D'une part, les convictions intimes de Maximilien et son caractère en sont les causes ; d'autre part, des événements indépendants de sa volonté viennent ralentir le résultat final. Tout d'abord, Maximilien ne veut pas, et cela il l'a dit dès la première heure, être un souverain imposé au Mexique. Il tient à ce que le peuple, sur lequel il est appelé à régner, l'accueille avec sympathie et voit en lui le sauveur ; ensuite, peut-être à l'instigation de Léopold, il se méfie parfois de Napoléon III. Dans une lettre qu'il écrit au comte de Rechberg, en février 1862, une phrase de lui étonne, et l'on déplore qu'à l'origine de leur collaboration déjà la méfiance soit née : « A mon avis, écrit-il, l'empereur Napoléon veut dominer au Mexique, sans avoir l'air de le faire directement. A cette fin il a proposé un prince sur le dévouement complet duquel il croit pouvoir compter, et qu'il pourra toujours tenir sous son influence, puisqu'il verra dans la France le seul appui de son trône. Dès le commencement, ajoute-t-il, je l'ai craint, et c'est à cause de cela que j'ai attaché une telle importance au vote de la nation et à la collaboration de l'Angleterre. »

Si aveugle que soit l'archiduc, il s'aperçoit, en effet, que, sauf la France, aucune puissance européenne ne lui est favorable. Sans parler de la Grande-Bretagne qui, on l'a vu, est tout à fait opposée à sa candidature, sans parler de l'Espagne, qui se révèle de plus en plus en contradiction avec la France, les États-Unis, dans

ACCEPTATION DE LA COURONNE

la personne de Seward, secrétaire aux Affaires Étrangères de l'Union, font connaître, dès qu'ils savent les démarches faites auprès de Maximilien, qu'une monarchie, fondée sur le sol mexicain par un prince étranger, soutenu par des étrangers, étant entièrement en contradiction avec la doctrine de Monroe, ne tardera pas à attirer, avec les États-Unis, des difficultés sans nombre. La guerre de Sécession ne durera pas éternellement, et Maximilien sait que si les États du Nord sont vainqueurs, et tout le laisse prévoir, ils verront toujours en lui un adversaire.

En troisième lieu, l'enthousiasme et l'optimisme que manifeste toujours le couple impérial est loin de se justifier. Les premières armées françaises envoyées au Mexique n'ont pas remporté, tout de suite, les succès éclatants auxquels on s'attendait. Le général de Lorencez, qui commande le corps expéditionnaire, depuis le 20 janvier, a cru qu'à la tête de ses six mille hommes, effectif de l'armée depuis le retrait de l'Angleterre et de l'Espagne, il était « maître au Mexique ». Il a tout d'abord commis la faute de laisser le général Almonte, ancien réfugié mexicain à Paris, se proclamer chef de la nation, et il est devenu, très vite, impopulaire. Ensuite, d'après les assertions optimistes de Dubois de Saligny, Lorencez a cru qu'il pourrait entrer, sans coup férir, à Puebla, qui par sa situation est la clé du Mexique. Son étonnement est grand devant la résistance acharnée de la ville. En mai 1862, les Français sont forcés de se replier, et cet échec, qui coûte à la France beaucoup de soldats, est accueilli à Paris avec stupeur.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Napoléon III s'aperçoit que c'est une entreprise importante, mais il est trop tard pour reculer, et il délègue au général Forey les pouvoirs que n'a su remplir, à son idée, Lorencez. A la tête de vingt-trois mille hommes Forey arrive au Mexique, en septembre 1862 ; il attend pendant huit mois des renforts, et il se décide au mois de mai 1863 seulement à faire le siège de Puebla. Le 19, l'armée française y fait son entrée, après une défense héroïque des Mexicains, commandés par Ortéga et animés par Juarez lui-même. Désormais les opérations sont plus rapides, et le 10 juin l'armée française fait son entrée solennelle à Mexico. Le succès est acquis, c'est certain, mais où est la « promenade militaire » sur laquelle comptait l'empereur Napoléon ?

Moins enthousiaste pendant quelque temps, Napoléon est persuadé, comme il l'écrit à Maximilien le 21 juin 1863, qu'à présent « le parti de l'ordre au Mexique pourra relever la tête, et que leurs projets pourront enfin se réaliser ». Il s'agit maintenant de proclamer au Mexique la monarchie. Napoléon a donné l'ordre à Forey de faire voter tout le peuple mexicain sur la question de savoir, par oui ou non, s'il voulait une république ou une monarchie. Son esprit est toujours rempli des récits de Dubois, et il s'imagine qu'unaniment le pays est pour un retour à la monarchie. Forey a une idée plus exacte de la situation, mais ne voulant pas désobéir au Souverain, il se résout, pour le satisfaire, à un compromis : il nomme trente-cinq notables, presque tous conservateurs qui, réunis en junte, désignent un gouvernement provisoire

ACCEPTATION DE LA COURONNE

composé de trois membres : le général Almonte, Mgr Labastide, archevêque de Mexico, et le général Salas, personnage obscur. « Les trois caciques », comme on les appelle, nomment à leur tour deux cent quinze membres choisis, bien entendu, parmi les conservateurs. Cette assemblée, qui s'érige en Assemblée Constituante, proclame, le 10 juillet, le retour à la monarchie, et offre la couronne à Maximilien. Dans quelques villes mexicaines, à Puebla, à Vera-Cruz, à Orizaba, entre autres, on recueille des adhésions ; puis, le 18 août 1863, une délégation part de Mexico et après un arrêt à Paris, se dirige vers Miramar, conduite par Gutierrez de Estrada et Hidalgo.

A Paris déjà les Mexicains se sont rendu compte du mécontentement de l'empereur Napoléon qui, afin de conserver le renom de libéralisme qu'il s'est toujours donné, entend que le peuple mexicain lui-même élise son empereur. « Il faut reprendre sur de nouvelles bases, écrit-il, l'œuvre de conciliation des partis, dût-on chercher un appui parmi les chefs mêmes qui, trompés par leur patriotisme, croyaient servir la cause nationale en portant les armes contre nous. » Napoléon accuse Forey d'être trop réactionnaire et, malgré la lettre que celui-ci écrit à l'Empereur pour se justifier et dire comme il est pénible d'être « le modérateur de gens qui ne veulent pas être modérés », il reçoit l'ordre de remettre le commandement suprême au général Bazaine, qui s'est illustré dans la prise de Puebla, et qui passe pour être libéral. En même temps que Napoléon proclame bien haut le droit du peuple à choisir lui-même son souverain, il envoie à Maximilien,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

avant que la délégation mexicaine n'arrive à Miramar, des phrases plus judicieuses, certes, que les précédentes, mais que, sans doute, il ne se faisait pas gloire d'écrire : « Ce n'est pas avec la liberté parlementaire qu'on régénère un pays en proie à l'anarchie. Ce qu'il faut au Mexique, c'est une dictature libérale, c'est-à-dire un pouvoir fort, qui proclame les grands principes de la civilisation moderne. Quant à la Constitution, ajoute-t-il, elle doit être l'œuvre du temps, et je crois que, promise et élaborée, elle ne devra être appliquée que dans quelques années, lorsque le pays sera pacifié et le gouvernement bien établi. Pacifier le pays, assurer les propriétés et les personnes, avant de songer à la liberté, qui viendrait plus tard d'elle-même... »

C'est le 3 octobre 1863 que la délégation mexicaine offre la couronne à Maximilien. L'archiduc est, lui aussi, persuadé que la volonté du peuple doit être exécutée, et sa réponse à Gutierrez est ainsi conçue : « La monarchie ne saurait être établie au Mexique, sur une base légitime et parfaitement solide, que si la nation tout entière, exprimant librement sa volonté, vient ratifier le vœu de la capitale. C'est donc du résultat des votes de la généralité du pays que je dois faire dépendre, en premier lieu, l'acceptation du trône qui m'est offert... » Le résultat de cette déclaration est que les Mexicains, peu satisfaits de cette acceptation conditionnelle, vont, sous prétexte de consultation nationale, élaborer une vaste mystification. « En hâte, écrit un historien digne de foi, Paul Gaulot, on s'arrangea pour recueillir dans la plupart des localités, les adhésions de quelques notables, puis les procès-

ACCEPTATION DE LA COURONNE

verbaux revêtus de signatures certifiées authentiques par les municipalités, étaient reproduits dans la gazette officielle. En regard de chaque procès-verbal on faisait figurer, non point le total des signataires, mais le chiffre de population de la localité, comme si tout le monde, homme, femme et enfants, avait voté... » Dès que, par ce moyen, on a recueilli de multiples adhésions, ceux qui sont acharnés à établir Maximilien sur le trône du Mexique, les lui font parvenir. Peut-être parce qu'il croit en eux, peut-être parce qu'il s'est trop habitué à l'idée d'avoir enfin un champ d'action digne de lui, peut-être aussi sous l'influence de sa femme, il fait de moins en moins d'objections.

L'archiduchesse Charlotte a, plus encore que son mari, l'impression que le départ pour le Mexique est imminent, et son enthousiasme est sans limites ; une lettre qu'elle écrit le 31 janvier, à la reine Marie-Amélie, sa grand-mère, dépeint bien ses sentiments : « Je suis loin d'être engouée des trônes, écrit-elle ; vous vous rappellerez que j'aurais pu en avoir un à dix-sept ans, et je ne l'ai pas accepté parce que j'estimais autre chose au-dessus. Je suis encore du même avis ; mais il y a une différence entre ne pas rechercher et encourir l'immense responsabilité de les refuser, si on se sent la force et la possibilité de faire quelque chose de bien. Je crois que, dans ce cas-là, un homme qui fléchit devant une tâche, ne remplit pas son devoir vis-à-vis de sa conscience et vis-à-vis de Dieu... » Ce trône qu'elle aurait pu avoir est celui du Portugal, on s'en souvient ; mais un autre, depuis, a été offert

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à son mari, et qu'elle ne mentionne pas. Quelques mois auparavant, en effet, le roi de Grèce ayant été renversé, la reine d'Angleterre avait proposé Maximilien pour le remplacer, dans l'espoir peut-être que cette offre aurait retenu en Europe l'archiduc, qu'elle voit aller à l'abîme. Sans hésiter, Maximilien avait refusé, d'accord, pour une fois, avec son frère, pour maintes raisons, et surtout parce qu'en Grèce « on impose au pays un gouvernement qui ne répond pas au vœu de la nation et que, partant, le souverain est toujours pour son peuple un étranger... »

A Mexico, on attend fébrilement le Souverain, et Almonte, qui est en correspondance suivie avec Napoléon et Maximilien, ne cesse de répéter dans ses lettres que, dès l'arrivée de l'archiduc, les difficultés disparaîtront comme par enchantement. L'empereur Napoléon envoie secrètement à Miramar son aide de camp le général Frossard, qui, accordant à l'avance à Maximilien toutes les garanties qu'il demande, parvient à fixer pour le mois de mars de cette même année (1864) son départ pour Vera-Cruz.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS JOURS EN EUROPE. L'ARRIVÉE AU MEXIQUE

Avant de quitter l'Europe, Maximilien se rend dans les principales Cours européennes. A Vienne, il va tout d'abord élaborer avec son frère les termes d'un pacte de famille, puis il retrouve à Bruxelles l'archiduchesse Charlotte. Le roi Léopold, quoi qu'en aient dit certains historiens, a toujours considéré avec méfiance l'offre du trône du Mexique et, parmi tous les conseils donnés à Maximilien, les siens sont assurément les plus perspicaces. N'écrivait-il pas, en décembre 1863, à son beau-fils ces phrases, qui prennent avec le recul des ans, tant de vérité : « Si tu acceptes le trône, tu rends un service inappréciable à Napoléon, qui ne saurait plus se tirer d'affaire autrement. Il faut conclure un arrangement fixant la durée pendant laquelle les troupes françaises devront rester au Mexique. D'ici peu, on pressera l'Europe de retirer ses troupes ; si alors il ne peut invoquer un engagement, on doit craindre qu'il ne cède à l'opinion publique. Sa préoccupation principale sera naturellement le souci de sa popularité en France, et il ne faut pas se faire d'illu-